

## **Art et habitat; du chaos au soliton 1** **Gazon de luxe**

Luc Lévesque

Number 59, Spring 1994

...ions — énumérations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, L. (1994). Art et habitat; du chaos au soliton 1 : gazon de luxe. *Inter*, (59), 34–37.



Luc LÉVESQUE

## Le contexte...

Une maison centenaire sise au 658 de la rue du Roi à Saint-Roch, au coin d'une cour en L donnant sur rue et commune à trois autres habitations contiguës... un espace singulier sans prétention issu de la sédimentation spontanée et atonale qui caractérise la « tessiture » urbaine des quartiers populaires de la Basse-ville de Québec.

En 1989, James PARTAIK y concocte de L'engrais pour gazon de luxe, installation où la mise en scène de l'objet investit et questionne l'identité résidentielle en la confrontant au modèle de la galerie. Quatre ans plus tard au printemps 1993, à l'aube d'un processus de rénovation et après moult négociations ardues avec le propriétaire, le Gazon de luxe est semé. Un collectif multidisciplinaire, composé des artistes James PARTAIK (résident) et Michel SAINT-ONGE ainsi que de l'architecte Luc LÉVESQUE (résident), procède au jardinage évolutif de la scène domestique. La fertilité du terreau favorise une prolifération luxuriante qui résiste quelque temps à l'inévitable tonte. La maison est ouverte à tout et à tous du 2 au 9 mai 1993.

## L'habitat

constitue une cellule de singularisation potentielle essentielle au polymorphisme des pratiques urbaines. Foyer de l'appropriation individuelle, il est susceptible plus que toute autre forme de bâti d'enrichir la complexité topologique de la cité et d'en accroître la capacité vitale d'adhérence. Le logis ancestral constitue à cet égard un exemple marquant. La stratification dans le temps du milieu habité alimente la densité de l'expérience qui s'y actualise. La noblesse de l'impureté typologique, corollaire de cette sédimentation du multiple, y appelle le saisissement archéologique... une archéologie du quotidien révélant le fait qui stimulera le faire... Car habiter, c'est inventer sans distanciation ostentatoire ses connexions au réel. L'opacité du décalage temporel détournant à cet effet la trace d'un passé pragmatique pour en faire le catalyseur d'une perspective mutante sur l'appareillage de la fonction.

Mais voilà que cette hétérogénéité fondamentale modulant la substance des quartiers populaires traditionnels se voit progressivement obliérée par le nivellement normatif de l'appareil économique. Que ce soit par la rénovation ou la construction neuve, l'uniformisation de l'habitation illustre la pression d'une économie marchande privilégiant le lissage des infrastructures au profit de la circulation fluctuante des objets ; la neutralité du réceptacle favorisant sa revente et l'étendue de la gamme des objets qui l'occuperont. La prise en compte des différences qu'impose selon RESTANY « la nouvelle normalité post-industrielle » ne s'incarne donc encore que de façon accessoire dans le bâti en Amérique du Nord particulièrement, où elle se manifeste plutôt à travers une surconsommation de l'objet allant de pair avec l'intensification de l'emprise médiatique et la désintégration de la centralité urbaine. Cette problématique dichotomie entre contenant et contenu persiste encore aujourd'hui malgré l'apport d'une perspective relativiste qui a bouleversé l'épistémè de ce siècle.

## Art et habitat ; du chaos au soliton

« Regarder ce qu'on ne regarderait pas, écouter ce qu'on n'entendrait pas, être attentif au banal, à l'ordinaire. Nier l'idéale hiérarchie du crucial à l'anecdotique, parce qu'il n'y a pas d'anecdotique mais des cultures dominantes qui nous exilent de nous-mêmes et des autres, une perte de sens qui n'est pas seulement pour nous une sieste de la conscience mais un déclin de l'existence. »

Paul VIRILIO,  
Esthétique de la disparition, 1980



Photos: François BERGERON

de la désintégration comme modalité III : Gazon de luxe

## FOLKLORE URBAIN ET PRATIQUES DISSOLUTIVES

En parallèle à l'aseptisation immobilière, la cimaise artistique qu'elle soit institutionnelle ou marginale procède toujours du même effacement, celui-ci cadrant cette fois la succession compartimentée des « objets » d'art (les objets de l'art ?). Comme si la crainte de contamination conduisait à l'inexorable stérilisation des traces d'occupation, évitant par le fait même toute contagion réciproque des pratiques. La cohabitation n'est souvent plus l'apanage que des cimetières et des musées, c'est à dire des contextes où le potentiel mutagène de croisement se trouve pour le moins grandement désactivé !... Symptomatique paranoïa de cette fin de siècle ?

Le questionnement que soulève l'expérience collective de *Gazon de luxe* se situe précisément dans une remise en cause de cette emprise de la logique binaire sur les modes d'appréhension du réel. Elle propose un laboratoire où se désintègre le cloisonnement au profit d'un agencement processuel des singularités défiant la catégorisation... Est-ce de l'art ? Peinture, sculpture ou architecture ? Est-ce beau, bon, mauvais et pourquoi faire ? Où situer cela dans le corpus historique ?... Qu'importe ! NIETZSCHE<sup>2</sup> n'invitait-il pas déjà il y a un siècle et sans l'accélération informative que l'on connaît aujourd'hui, à se méfier du pouvoir inhibiteur de l'histoire et de la connaissance ? Le champ cognitif doit catapulte l'action... La pratique de la marge incorpore l'incertitude en s'exerçant en dehors de la logique de la représentation et de sa nécessaire légitimation. L'entreprise déviante s'emploie avec un acharnement ludique minutieux à habiter l'instant de l'absurde et merveilleuse vacuité du monde, sapant du même coup les bases de l'idéologie productiviste.

## Notre intervention

ne constitue qu'une couche supplémentaire dans la stratification chorégraphique des usages : le résidu pluriel d'une activation collective et sauvage générée par la spécificité catalysatrice d'un lieu de vie. L'essentiel réside justement dans cette capacité contexturale d'induction processuelle. L'épaisseur sédimentaire de l'urbain forme un détecteur potentiel ; l'habiter, c'est se permettre de pulvériser le cadre perspectif de la représentation au profit d'une pratique quotidienne et conviviale de la subjectivité. Si la vitesse, selon VIRILIO, conduit à la disparition de l'esthétique, c'est peut-être pour paradoxalement ouvrir le champ expérimental du folklore. L'altérité fondamentale des milieux populaires habitant la désintégration des centres prend ainsi un nouveau sens face à l'accélération centrifuge des modes d'uniformisation. Le pittoresque banalisé sans importance et sans signification profonde, la tradition ludique (c'est pas sérieux !) et l'incongruité comportementale habituellement associés péjorativement au folklorique tracent vraisemblablement une brèche dans la morosité sclérosante du compartimentage systémique.



## Le processus

débuté au moment où le propriétaire entreprend la rénovation des autres habitations du lot. En parallèle à la désintégration voisine, nous procédons au tri nocturne des fragments architectoniques issus de la démolition. Les artefacts et matériaux récupérés du conteneur pour leurs qualités texturales ou leur potentiel constructif sont ainsi quotidiennement stockés à l'intérieur de la maison où nous logeons. Ce sabotage du rabotage voisin déstabilisera progressivement notre propre expérience de l'habitat, une reformulation constante des agencements étant nécessaire à mesure que l'accumulation matérielle s'accroît. Nous vivons ainsi directement l'altération quotidienne des modalités sensorielles et dynamiques de notre environnement.

Entre-temps, le propriétaire et l'architecte chargé du projet nous informent de leurs plans pour la maison. De façon similaire aux travaux entrepris dans les demeures voisines, l'éradication de la spécificité au profit de la norme semble être au menu. Notre action par rapport à cette asepticité imminente jouera donc sur deux axes : d'une part, proposer la préservation des éléments les plus distinctifs du logis (escaliers et planchers de bois franc, comble habitable, terrasse arrière, stratification des papiers muraux sous vernis...) et, d'autre part, obtenir le feu vert pour une éventuelle intervention magnifiant le délire architectural préexistant. Les négociations sont difficiles à tous les niveaux, le propriétaire peu enclin à la subjectivité d'ordre culturel est pressé de procéder à l'expulsion pour rentabiliser de façon maximale sa subvention à la rénovation. Cette antinomie des intérêts crée un climat de tension et d'incertitude plutôt malaisé à vivre mais qui n'en demeure pas moins une part essentielle d'un processus de questionnement en prise directe sur le réel. Nous devons assumer cette compréhensible résistance au ralentissement de la mécanique et manœuvrer pour éviter un durcissement de position annihilant la possibilité d'une poursuite du projet. Nous finissons donc par nous entendre in extremis sur un compromis réglé hors cour mais au Palais de Justice. Nos entreprises respectives seront donc menées simultanément de façon à ne pas retarder l'échéancier d'accomplissement de la rénovation. Nous n'avons plus maintenant que trois semaines avant la date convenue de notre départ ; c'est loin d'être idéal mais c'est la seule voie permettant de continuer l'expérience amorcée.

Les ouvriers du propriétaire travaillent donc sur l'extérieur de la maison pendant que nous

nous activons collectivement à l'intérieur. Ce chevauchement des chantiers dans un espace restreint, à la fois milieu de vie et principal lieu d'entreposage, provoque un coudolement constant du pragmatique avec l'expérimental nécessitant une assimilation journalière du chaos, de même qu'un appivoisement progressif et réciproque. L'intervention est l'occasion d'investir et de questionner l'habitat sans distanciation, suivant une large gamme de ses modalités. L'imprévisibilité de la situation et la brièveté des délais nous conduisent à privilégier l'approche spontanée par rapport au cadre plus rigide de la planification. Face à ce contexte multivalent, les champs d'opérations disciplinaires se brouillent au profit d'une action synergique. La pratique architecturale se confronte à une conceptualisation s'incarnant directement dans la matière sans l'intermédiaire du dessin alors que l'imaginaire artistique doit s'adapter aux contingences fonctionnelles de l'habitat. Chaque pièce forme une zone d'investigation spécifique développée collectivement en connexion avec l'ensemble. Le salon et l'atelier de l'étage questionnent ainsi la convention des rapports de surfaces (planchers/murs/plafonds) et d'interfaces (écrans/fenêtres/tableau/portes) par l'entremise de différents dispositifs de déstabilisation spatiale. Le mur central du salon se fond à un plancher-relief recouvert de tôles récupérées des façades extérieures voisines et posées à l'envers dans un appareillage similaire à celui d'une toiture... Marche-t-on sur un toit, un mur... ou un plafond ? Dans un extérieur intérieur ou un intérieur extériorisé ? L'emboîtement proliférant des cadres contribue dans la même veine au déséquilibre de l'objectivité positionnelle. Les quatre écrans cathodiques aux cadrages modifiés encadrés dans les carreaux d'une fenêtre intérieure, la tôle enchâssée dans une fenêtre extérieure émettant sur la rue, la vue grillagée d'une radiographie sur écran inséré au fond d'un ancien puits de fournaise, le petit percement carré dans la paroi métallisée ou la trace du tableau absent sur le mur forment autant de facettes d'une interaction agissant sur le décadage de la perception. À l'étage, l'atelier célèbre l'ambiguïté des apparences à travers la modulation des échelles et le renversement perspectif. Le mobilier y véhicule dans sa relative fixation l'hétérogénéité référentielle d'un espace en torsion. La porte inversée, prolongeant la volée d'escalier, sert de pivot au basculement perceptif. Dans la même pièce, les feuilles de métal corrodé de la paroi centrale s'agencent de façon presque imperceptible aux écor-

ces de boudeaux recueillies sur le mur extérieur arrière (étanchéité protégeant anciennement les murs de bois en pièces sur pièces) suite à la démolition de la maçonnerie. Ce subterfuge textural et la diversion créée par une variation sérielle des ouvertures contribuent à masquer la seule porte effective traversant la cloison. Elle donne accès à un espace interstitiel distendu qui sert à la fois comme garde-robe, cellule méditative et passage à la chambre. Dans celle-ci trône un radeau-lit conçu à partir de fragments d'un cadre de porte de cuisine, sectionné à la scie à chaîne par les ouvriers de la construction lors d'un déjeuner mémorable. Un « lazy-boy » décharné, en suspension au-dessus de la cour arrière, bloque l'orifice laissé là par l'ablation impromptue d'un appendice effectuée lors de la démolition des galeries arrières. Sortant de la chambre, un téléviseur au « cadrage circulaire » pose dans un pupitre d'écolier au milieu d'un amoncellement de boîtes, présageant le déménagement prochain.

Au troisième étage, après avoir franchi un escalier très pentu, on accède à l'autre chambre et son grenier attenant : c'est le lieu des projections évanescences, de la baignoire surréelle à la danse infra-perceptible des ombres vidéos. De l'onirisme éthéré des combles, le retour à l'emprise de la gravité dans la cuisine manifeste la potentialité picturale de l'accident domestique. Le vernissage du « dripping » alimentaire involontaire cartographie au plancher l'imprévisibilité chaotique du quotidien. Par trappe, on accède enfin à l'univers chthonien de la cave « muséale » marquée par l'obsolescente profusion d'un cimetière d'objets retraçant plus d'un siècle d'occupation.

À une semaine du déménagement, nous convions donc les gens à passer à la maison et, puisqu'il faut un motif pour s'introduire dans l'intimité de l'habitat d'autrui, le prétexte du vernissage est employé. C'est un simulacre car il n'y a vraisemblablement pas d'œuvre à vernir, outre la pelouse synthétique encadrée et fixée sur une façade latérale au bout de l'étroite bande de gazon interstitielle poussant le long du trottoir (du gazon de luxe ?). Ni tableaux, ni sculptures, pas même d'installation donc, tout au plus une maison banalement pittoresque, figée momentanément dans son processus de transformation. L'art officinal s'est dissous dans l'usage à la probable dérouté d'un public averti en quête d'objet à cerner. Les convives sont néanmoins, à leur insu et dès leur arrivée, les protagonistes de la performance qu'ils attendent. Les sons issus de leur présence, captés à l'aide des quatre micros sans fils que nous

portons, sont progressivement amplifiés, modifiés et rediffusés par un effet de bande à délai. Fragments de discussions et bruits ménagers divers participent de cette stratification sonore tapissant discrètement l'atmosphère. Après un certain temps, la voix d'un audio-guide (de l'exposition La peinture au Québec 1820-1850, Musée du Québec) suggère aux invités présents le déplacement au salon. Elle explique le contenu thématique de l'exposition (laquelle ?) et les modalités fonctionnelles de la visite en prenant pour exemple dans la section « l'Art dans la ville » : une toile de Cornelius KRIEGHOFF décrivant un salon du XIX<sup>e</sup> en curieuse adéquation avec le contexte.

La visite effective débute lorsque James PARTAIK sort de la maison pour une petite promenade urbaine avec l'audio-guide dont l'une des extrémités est attachée à un point fixe du salon. La vitesse variable de défilement de la bande magnétique devient alors le corollaire sonore des altérations de son parcours qui se répercute directement sur la transmission de la visite diffusée à l'intérieur. À peu près au même moment, Éric BOULÉ, musicien invité pour l'occasion, commence la manipulation de ses guitares « industrielles » sur la table de la cuisine, alors que Michel SAINT-ONGE, après avoir parlé sur les ondes de Radio Basse-Ville (studio sur la même rue, à proximité de la maison), déclame de retour dans l'atelier un texte qu'il a inscrit (Sur la ligne de site) sur une des portes de la cloison centrale pour ensuite enclencher un travail percussif dans le conteneur. L'éclatement de la frontalité performative est ainsi consommé dans l'ubiquité différentielle de l'action. L'agglomération continue des strates sonores englobe la polymorphie spatio-temporelle des interventions. La maison devient caisse de résonance urbaine, musique concrète, maison sonore !

Après une sortie dans les rues avoisinantes où il enrôle la bande magnétique de l'audio-guide autour des poteaux téléphoniques, PARTAIK réintègre la maison en escaladant un échafaudage et reçoit un appel interurbain imprévu d'Aube BILLARD, une éducatrice au Musée d'art contemporain de Montréal ; le cycle muséal est alors clos. Pendant ce temps, l'incantation répétitive de BOULÉ continue la scansion rythmique d'un magma sonore où temps réels et diffusés se confondent, un vidéo sur la rénovation de la maison vocifère le son strident d'une scie à chaîne et un des téléviseurs au cadrage trafiqué diffuse un documentaire étonnamment pertinent sur les rituels autochtones<sup>3</sup>. Simultanément, le conteneur qui sert depuis près de

deux mois d'annexe informelle au salon fait l'objet d'un effort d'aménagement plus soutenu. Déjà décoré d'une tapisserie arborant un séduisant paysage champêtre (cygne, eau et palmiers !), PARTAIK en module l'espace à l'aide d'arcs réalisés avec des lattes de plafond issues des maisons voisines. Il s'occupe par la suite avec SAINT-ONGE d'en faire une véritable véranda urbaine en substituant à l'opacité de la porte métallique une paroi de verre conçue à partir de cadres de fenêtres récupérés de la rénovation. Salon oblige ! Je me faufile par quelques coups de marteau dans cet espace singulier pour en savourer la plénitude. Un peu plus tard en soirée, une projection de diapos anime la cloison vitrée, à la plus grande surprise des automobilistes qui passent. La bande sonore, imperturbable, se prolonge dans la nuit jusqu'à ce que le sommeil et l'alcool la dissolvent temporairement.

Le reste de la semaine nous poursuivons notre travail évolutif, en plus de recevoir aléatoirement différents types de visiteurs : passants curieux, gens du quartier, informés de bouche à oreille, équipe de télédiffusion (Télécom 9), organisateurs de rave, etc. En somme, une gamme variée d'individus ayant comme principal point commun de rarement se retrouver dans le circuit officiel des enclaves artistiques !

À deux jours du déménagement, un folklorique party de cuisine, avec comme invités spéciaux Les standardistes<sup>4</sup> et M. Louis-Philippe CHABOT<sup>5</sup>, conclut la semaine dans un joyeux mélange des générations (de 1 à 70 ans). Malheureusement, l'amplification des instruments aura tôt fait d'ameuter les services de l'ordre public qui viendront de façon un peu trop précoce freiner les élans dionysiaques de cette soirée.

1 Concept utilisé par Pierre RESTANY notamment dans « Nature moderne et sensibilité post-industrielle », in *L'art et la Ville*, Paris, 1990.

2 Friedrich NIETZSCHE, *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, 1874.

3 Il y a quelques années, sur les traces d'ARTAUD, dans la Sierra Tarahumara au Mexique, je vivais à peu près à la même période mais dans un tout autre contexte une expérience étrangement similaire : brouillage de la ligne narrative, dissémination de l'action et hypnotisme de la répétition sonore.

4 Groupe spécialisé dans la « déconstruction des standards » de la chanson québécoise.

5 Sympathique voisin né en 1924, l'année de la mort d'Alexis le Trotteur, chercheur habitué du conteneur, ultramarathonien émérite (le 100 milles en 24 heures, 1956) et chanteur occasionnel.



Photos: François BERGERON

*Sur la ligne de site*  
 l'esthétique de la suffisance  
 A comme support principal  
 le cannage MUSCAL 3  
 LES NOUVEAUX "MAQUIS-ARTS"  
 AURONT AURA-RAISON 3  
 DES INTENTIONS AUX PETITES PLANIFICATIONS  
 L'HABITANT EXTASIE mijote ses BACINES  
 LA MARMITE résidentielle, décadente  
 Tous sédiments sémiologiques 7  
 Un fumet alchimique, plane...  
 Au dessus du SAINT-ROCH.  
 FORCE-FAIRE-FARCE 11  
 L'ATOMISATION VISCÉRALE PRESCRITE  
 Proclame son colonialisme intestinal 4  
 MAIS les pillards débusqués seront  
 MARTELÉS dans l'espace dilaté.  
 Puisque l'incontinence comportementale  
 SERA AUTORISÉE THÉRAPIE LÉGALE. 2 = 19  
 2/05/93 Michel Saint-Onge